

Opinion



CHRISTOPHE BORTELS

Luc de Brabandere

Philosophe d'entreprise, auteur de "Homo Informatix" (dernier livre paru).

■ La Belgique doit imaginer de catégoriser autrement les citoyens, les entreprises, les secteurs d'activités. Le sauvetage de la sécurité sociale et du pays est à ce prix.

# Changer de catégorie

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

Si nous sommes capables de "penser" – quel que soit le sujet, quel que soit le moment –, c'est parce que nous utilisons un outil bien précis, un outil très puissant formalisé il y a 2400 ans par un des plus grands génies de tous les temps, Aristote. Cet outil a pour nom "catégorie". Consciemment ou non, nous raisonnons en effet à propos des choses en les simplifiant, en négligeant les nuances et en les mettant dans des cases.

Si un rédacteur en chef peut pen-

ser à ses lecteurs ou si un gérant de supermarché peut penser à ses clients, c'est parce qu'ils répartissent des milliers de personnes en sous-groupes, en segments, bref en catégories. De même, si vous vous y retrouvez dans votre bibliothèque, c'est parce vous avez utilisé ou créé des rubriques, des sections, bref des catégories.

L'usage de catégories nous permet de formuler des jugements et de construire de raisonnements, de penser au monde et même de l'améliorer. Excellente nouvelle

donc, merci les catégories !

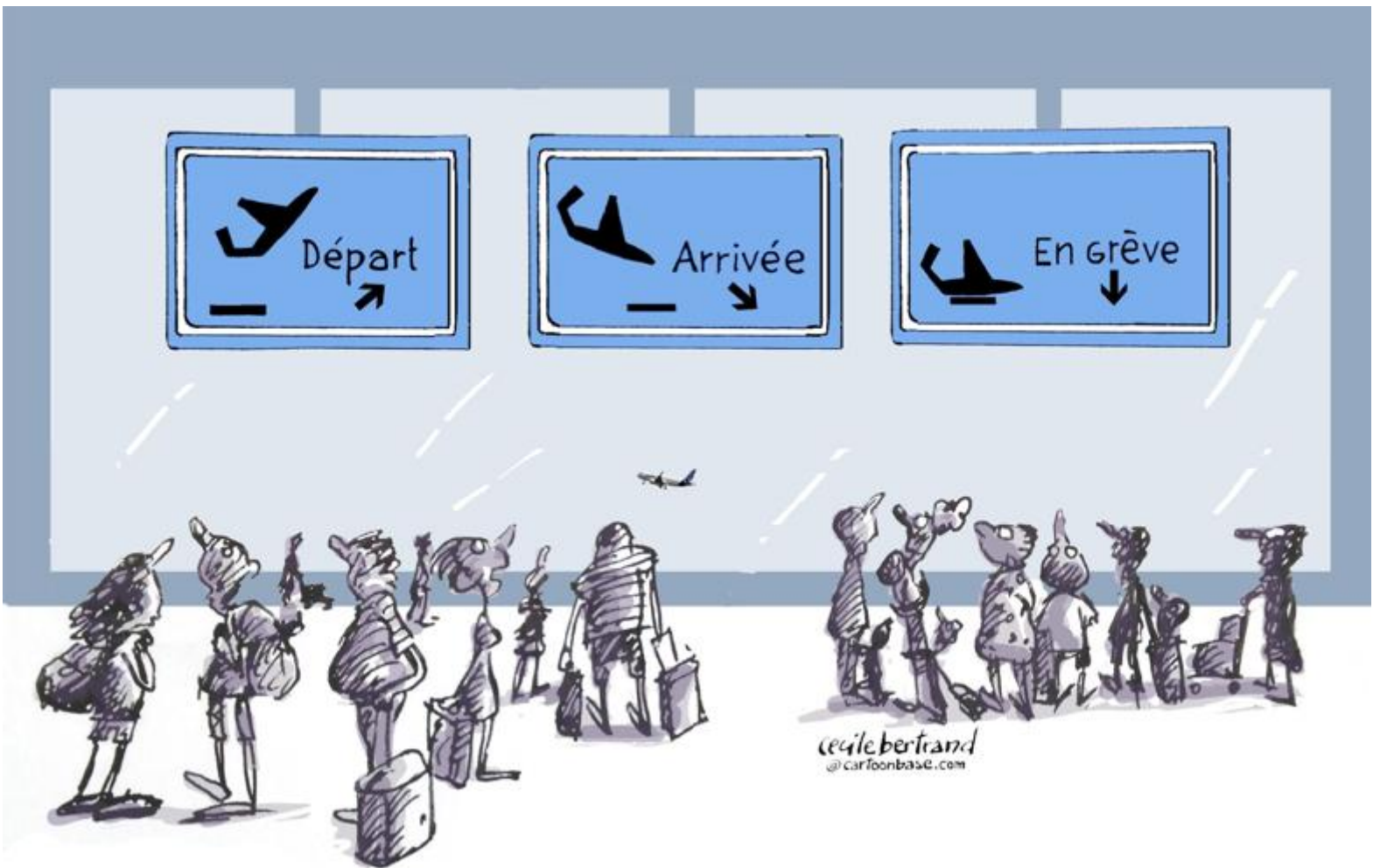
Mais elles ont trois caractéristiques qui peuvent poser de sérieux problèmes si on les ignore.

- D'abord, elles n'existent pas ! Un "philosophe" par exemple n'existe pas. Vous ne pouvez dire où il habite, ni le dernier livre qu'il a lu. Une catégorie est une construction de l'esprit, elle est une étiquette que l'on choisit de mettre sur un tiroir, mais elle n'est dans aucun tiroir.

- Ensuite, elles sont rigides et figées dans un monde qui ne l'est pas. Donc un jour ou l'autre elles de-

viennent inadaptées, et elles doivent alors laisser la place à de nouvelles catégories. Quel sens y a-t-il encore aujourd'hui à parler de "conjoints aidants", de "classes moyennes" ou d' "intercommunales" ?

- Enfin elles sont floues. Si un directeur de supermarché organise une partie de son magasin en pensant par exemple aux "jeunes mamans", il augmentera peut-être son chiffre d'affaires, mais s'il essaye de définir exactement ce qu'est une jeune maman, il perdra certaine-



ment son temps.

Il n'y a pas de science de la catégorisation. Une catégorie a toujours un côté arbitraire, subjectif et conventionnel. Elle n'est donc jamais vraie ni fautive, et la seule manière de l'apprécier est de voir son utilité. Pour le gérant du supermarché, la catégorie "jeunes papas" regrouperait autant de monde que celle des "jeunes mamans", mais elle serait probablement moins utile. Tout comme le seraient la catégorie des "clients gagnants" ou celle des "passionnés de généalogie".

#### Des hypothèses boiteuses

Aristote ne s'était pas tracassé outre mesure de ces défauts de fabrication, car ce qu'il voulait avant tout c'était établir les lois de la logique, la science du raisonnement correct.

Il était parti d'un constat : le verbe "être" peut s'utiliser de manière très différente. On s'en rend compte en comparant des petites phrases comme "nous sommes cinq, nous sommes jeudi, nous sommes à Anvers, nous sommes pressés, nous sommes des êtres humains" ou, plus simplement encore, "nous sommes". Même si ces six phrases peuvent décrire une même situation, le verbe "être" s'y donne à chaque fois de manière différente car il renvoie respectivement à la quantité, à l'espace, au temps, à la qualité, à l'essence ou à l'existence.

Cette intuition a conduit Aristote à l'idée de "catégorie" au prix de deux hypothèses très contraignantes.

- Une catégorie est homogène : il n'est pas possible d'être un peu consultant ou beaucoup consultant. Non, on est consultant ou on ne l'est pas.

- Une catégorie est décidable : il est toujours possible de dire si quelqu'un est consultant ou ne l'est pas.

Ce n'est évidemment pas le cas. Car les catégories ne sont pas homogènes – on le sent, un taxi est un peu plus un "véhicule" qu'un tank ou qu'une navette spatiale – et elles ne sont pas décidables – le vin n'est-il pas aussi un jus de fruit ?

#### Inventer de nouvelles catégories

L'expression "Changer de caté-

gorie" peut se comprendre de deux manières différentes. Ou bien il s'agit de passer d'une catégorie existante à une autre, comme un club de football qui monte de division. Ou alors il s'agit d'inventer une autre manière de diviser !

C'est de cette deuxième compréhension qu'il s'agit évidemment ici. Le monde change sous nos yeux, mais nous continuons à utiliser des catégories choisies il y a 70 ans ou plus. Nos conceptions de l'enfance, de la formation, des stades de la vie sont plus anciennes encore.

La Belgique doit donc imaginer de catégoriser autrement non seulement les citoyens mais aussi les entreprises et les secteurs d'activités. Le sauvetage de la sécurité sociale et de ce qui tient le pays ensemble est à ce prix.

Le magazine "The Economist" rappelait récemment quelques chiffres importants. En 1800, dans aucun pays du monde l'espérance de vie à la naissance ne dépassait 40 ans. Aujourd'hui elle est supérieure à 40 ans dans...

**En 1800,  
dans aucun pays  
du monde  
l'espérance  
de vie  
à la naissance ne  
dépassait 40 ans.  
Aujourd'hui, elle  
est supérieure  
à 40 ans dans...  
tous les pays  
du monde !**

tous les pays du monde ! En 1950 seul 5 % de la population mondiale avait plus de 65 ans, aujourd'hui plus de 8 % des Terriens ont dépassé cet âge et, en 2050, le chiffre pourrait atteindre 16 % ! La démographie est prévisible. D'ici 2100, le ratio des plus de 65 ans par rapport aux gens qui travaillent devrait

tripler !

La génération de l'après-guerre, dite du baby-boom, est aujourd'hui mise dans la catégorie des "retraités" ou des "pensionnés".

Mais quels vilains mots ! La retraite ? Cela me fait penser à la retraite de Russie, ce mot évoque l'abandon, la défaite, la fuite, l'échec. La pension ? Cela me fait penser au bâtiment où l'on met son chien pendant les vacances, ce mot évoque l'enfermement, l'ennui, l'inaction, la solitude. Alors que, pour la plupart, les "retraités" et les "pensionnés" témoignent quotidiennement du contraire. Ils sont dans l'action, la solidarité, le lien, la transmission, l'ouverture.

Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres – pas vraiment choisi au hasard, je le concède – mais tous concordent à dire la même chose : l'heure est venue d'inventer de nouvelles catégories.

→ (1) Editions le Pommier

## OPINION

# L'école numérique

Le numérique peut être poison ou remède. Serons-nous capables de profiter de cette liberté nouvelle ?



Marcel Lebrun  
Professeur à l'UCL.

#### Les lundis de l'enseignement

Les questions relatives aux impacts du numérique dans l'éducation et la formation font couler beaucoup d'encre et ceci de l'école primaire au supérieur et bien au-delà. Entre discours enthousiasmants, expériences pionnières et résistances farouches, entre potentiels des outils et nécessité de faire évoluer leurs contextes d'implantation, il est bien difficile de tracer un cheminement fertile pour que nous, humains, ne restions pas au bord des autoroutes de l'information qui nous submerge et de la communication qui nous épuise.

Il ne s'agit pas seulement d'ajouter une couche technologique aux habitudes de transmission des savoirs prises à l'époque où le livre était rare comme le montrent pourtant diverses et nombreuses approches d'externalisation des savoirs. Selon nous, tout en considérant cette numérisation des savoirs comme une condition nécessaire, elle est loin d'être suffisante pour l'acculturation aux compétences et comportements induits par le numérique... et nous devons aller vite.

Le rapport des humains aux savoirs est, selon nous, historiquement et socialement marqué par les "supports de mémoire", originellement les hypomnēmata, à propos desquels Socrate manifestait déjà sa méfiance. A cette époque, celle de l'écriture, il y a plus de 200 générations humaines, ce sont le plus souvent des savoirs quasi divinisés qui étaient conservés : les dieux déterminaient les bonheurs et les malheurs des humains dans leur vie quotidienne. Les prêtres, les clercs, les profs se chargeaient de la nécessaire interprétation des écrits. Bien plus tard, par l'imprimerie, il y a plus de 20 générations, le livre allait mettre sur le piédestal la raison en permettant le développement et la diffusion des savoirs et, potentiellement du moins, l'accès direct à la connaissance : "l'homme peut comprendre", une affirmation loin d'être partagée entre ceux qui défendaient la nécessité d'un décodage oralisé ex cathedra et les autres qui y décelaient déjà les perspectives d'émancipation pour chacun. Cependant, un long chemin restait à faire avant que les humains puissent lire "en direct" les propos des auteurs.

Un autre jalon, une nouvelle renais-

sance sans doute, est à notre porte depuis une ou deux décennies, le temps s'accélérait. Le numérique démultiplie les formes d'écriture, facilite la diffusion de savoirs formels et informels, délocalise l'espace-temps de "l'école" et permet, toujours potentiellement, l'avènement des savoirs partagés d'une intelligence collective, horizontale et libératrice.

Cette rapide histoire nous montre que ces supports de mémoire jalonnent un axe potentiellement émancipatoire pour l'humain : nous inventons des outils pour nous libérer des tâches fastidieuses, pour augmenter notre action sur l'environnement, pour étendre notre compréhension de ce dernier, pour apprendre... Serons-nous capables de profiter de ces espaces de liberté ? Quelle école pour apprendre à apprendre par nous-mêmes ? Ce chemin peut en effet conduire tout aussi bien à l'aliénation ou à l'émancipation. Aliénation, par engluage dans une toile des savoirs dont nous ne pouvons percevoir les principes conducteurs et les traits de vérité, par distanciation réductrice d'une présence dorénavant virtualisée, par formatage aux seules approches déterministes quand une vision systémique et connectiviste s'impose, par assujettissement à la tyrannie des robots dont nous deviendrons les gardiens ou les animaux domestiques. Ou émancipation, par écolage à l'apprendre à apprendre toute la vie durant, en soi et avec les autres, dans une "école" décloisonnée, ouverte tout aussi bien aux mondes des idées qu'à l'empirisme des contextes et des pratiques, fertile en développement de compétences transversales, une école qui mettrait en avant des caractères proprement humains plus difficilement automatisables : créativité, collaboration, sens de "l'entreprise" et gestion de projets, esprit critique, anticipation et contrôle de l'erreur, proactivité devant l'incertain.

Il s'agit de mettre l'humain en avant, de restaurer tout à la fois la confiance et le sens des responsabilités, l'attention et l'autonomie, la persévérance et l'ouverture au changement pour construire ensemble l'ère numérique qui s'annonce. Socrate l'aurait dit : tout comme naguère l'écriture, le numérique est un pharmakon, à la fois un poison et un remède... que choisirons-nous ?